

MUSEE DU QUAI BRANLY QUARTIER DU GROS CAILLOU

MUSEE DU QUAI BRANLY

Le Musée du Quai Branly, institution originale, entièrement dédiée aux arts et aux civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques, est née d'une volonté politique : rendre justice aux cultures extra-européennes.

L'architecte Jean Nouvel propose *“une architecture singulière pour des objets tout à fait singuliers”*. Tout est courbe, fluide, transparent, mystérieux, pour mieux servir la mission première de l'établissement : créer des ponts entre les cultures, susciter la curiosité et répondre aux attentes de différents publics.

Juché sur pilotis, arrimé en bord de Seine, c'est un édifice sur cinq niveaux, à la fois complexe et chaleureux, similaire à une longue passerelle. Des *“boîtes”* multicolores suspendues, incrustées sur les façades, offrent à l'intérieur du musée des espaces d'expositions plus intimes. Dissimulé à la vue par une végétation dense, protégé par une palissade de verre, le musée ne s'offre que progressivement au visiteur qui ose y pénétrer. Celui-ci doit traverser pour y parvenir, un jardin vallonné conçu par Gilles Clément à l'image de végétations indisciplinées et lointaines. Et l'exploration ne s'arrête pas aux portes du musée : l'accès au Plateau des collections relève lui aussi du voyage initiatique. Depuis le hall d'accueil, le visiteur emprunte une rampe sinueuse qui le conduit sur le Plateau des collections permanentes. Au début des courbes, il découvre de nouveaux espaces : la galerie jardin et la tour de verre qui abrite la réserve des instruments de musique et traverse le musée de part en part.

Dans un espace ouvert de 10 000 m², les parois de verre remplacent les vitrines : les effets de transparence et le fond naturel constitué par les arbres laissent toute liberté au regard.

Les quatre continents – Afrique, Asie, Océanie et Amériques – sont rassemblés dans un seul et même territoire. Le cheminement parmi les espaces est libre, sans repère ni hiérarchie particulière, protégé par un éclairage tamisé qui place les œuvres dans l'intimité qui est la leur.

Grâce à une scénographie épurée, l'exploration des collections devient une expérience autant sensorielle que visuelle.





De dimensions variables, 30 boîtes émergent tout au long de la façade du bâtiment, dominant le jardin, côté Nord.

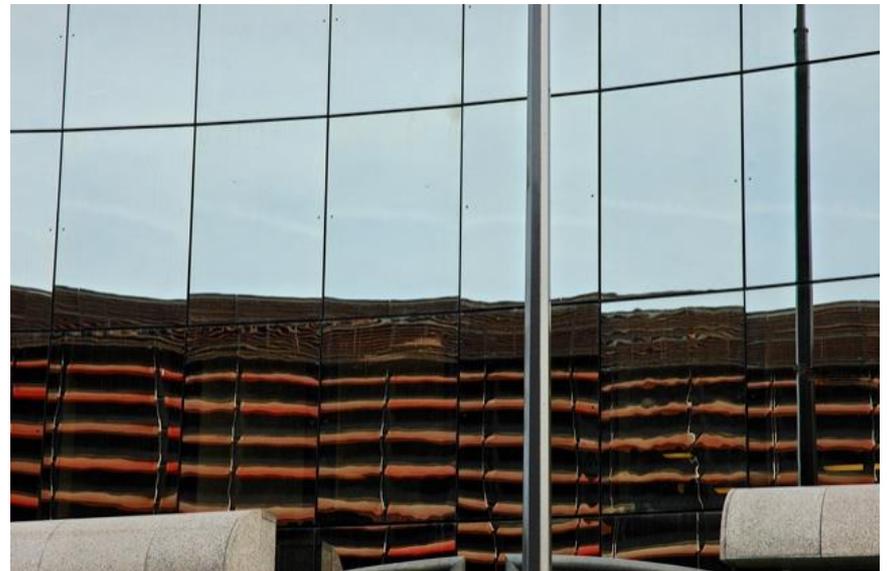


Le mur végétal, conçu par Patrick Blanc, recouvre le bâtiment du quai Branly



Le musée apparaît comme posé sur le jardin. Sa façade de verre imprimée de motifs végétaux filtre la lumière naturelle pour donner à la galerie l'atmosphère intérieure d'une grotte







QUARTIER DU GROS CAILLOU

Pourquoi le quartier de la Tour Eiffel s'appelle-t-il "Le Gros Caillou" ?



Lors de la création des nouveaux quartiers administratifs en 1859, presque tous les quartiers nouvellement découpés ont été nommés en fonction d'un édifice ou d'un lieu emblématique se trouvant à l'intérieur de ses limites. Or, en 1859, cette partie de la Capitale située non loin des Invalides, ne possédait pas encore de monument vraiment emblématique. Dans ce quartier resté très rural jusqu'au XVIIIe siècle, les monuments les plus importants étaient une manufacture des tabacs appelée "*Manufacture du Gros Caillou*", et un édifice religieux, la petite église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou construite en 1738.

Mais pourquoi ces deux édifices s'appelaient-ils "Gros Caillou" ?

Ce nom viendrait du Moyen Age et désignerait une borne en pierre qui délimitait les terres données par le Roi de France aux paroisses Sainte-Geneviève et Saint-Germain-des-Prés. De ce quartier, on ne connaît aujourd'hui que la star incontournable, la Tour Eiffel, construite en 1889. Le secteur a pourtant quelques trésors architecturaux et historiques à son actif : Le Champ de Mars, l'immeuble Lavirotte (l'un des édifices parisiens les plus emblématiques du courant Art Nouveau : la diversité des teintes et la richesse de l'ornementation et des motifs, étaient, en 1901, encore très peu utilisées), et le beffroi de l'avenue Rapp.

Aujourd'hui aisé, le quartier du Gros Caillou n'a pas toujours eu ce visage. En effet, ancien quartier rural, son urbanisation ne commença qu'à la fin du XVIIe siècle. C'est à la suite des interventions d'Hausmann et l'influence des expositions universelles de la fin du XIXe siècle que ce quartier va prendre les couleurs que nous lui connaissons.

Autant Hector Guimard est l'architecte du 16^e arrondissement, autant Jules Lavirotte est celui du 7^e. Moins connu que le précédent, Jules Lavirotte n'en est pas moins imagitatif.



L'immeuble du 3, square Rapp
par Jules Lavirotte, résidence de l'architecte,
avec son décor de grès d'Alexandre Bigot

Sur cette façade, on remarque que tous les
balcons sont différents, tant au niveau des
matériaux qu'au niveau de la forme (certains
sont bombés, d'autres sont droits).

L'architecte retient ici un mélange entre pierre,
brique et tuiles.

La pierre se retrouve uniquement au rez-de-
chaussée ; la brique prend la place pour les 3
premiers étages ; pour les 4^e et 5^e étages, la
façade est recouverte de tuiles.

Enfin, le dernier étage se caractérise par un
fantastique balcon dominant le square Rapp.



Sans doute empêché par la réglementation
parisienne d'occuper le fond du square, Jules
Lavirotte habilla le grand mur aveugle avec un
immense trompe-l'œil en bois, et il ferma
l'accès avec une grille au dessin compliqué,
joliment ouvragée.



Cet étrange bâtiment du square Rapp abrite la Société Théosophique de France. Ce système philosophique très ancien professe que l'homme, dans toute religion, tente de s'approcher du Divin et de connaître les mystères de la vérité. Cette société existe encore dans de nombreux pays et est basée dans le quartier de Adyar, en Inde.

La fonction mystique de l'édifice s'exprime dans cette façade. Au centre, une grande arcade de pierre se déploie jusqu'à la corniche : dans sa partie basse, un vestibule communique avec l'amphithéâtre. Dans sa partie haute, une verrière éclaire les salles hautes dédiées à la lecture et aux réunions.







En 1900, Jules Lavirotte construit au 29, avenue Rapp, pour le céramiste Alexandre Bigot, alors propriétaire de cet immeuble, un édifice impressionnant.

La façade est une illustration parfaite de l'exubérance du style de Jules Lavirotte ; elle comporte un décor sculpté animal et végétal.

Alexandre Bigot a déposé les panneaux en grès flammé caractéristique de son style. Par ailleurs, on observe l'utilisation de différentes couleurs pour les sculptures.

Fenêtres en forme de vase au 1^{er} étage, les bœufs sous le balcon (céramique de Bigot)

Cette façade a reçu le prix du Jury au concours des façades de Paris.



Porte au 151, rue de Grenelle

Cette 1^{ère} œuvre de Jules Lavirotte est plutôt classique, toutefois le décor mérite son attention. La représentation de deux lézards, dont l'un mange un épi de maïs est assez rare dans l'architecture parisienne de l'époque. Les animaux étaient souvent représentés sur les façades de style Art Nouveau.

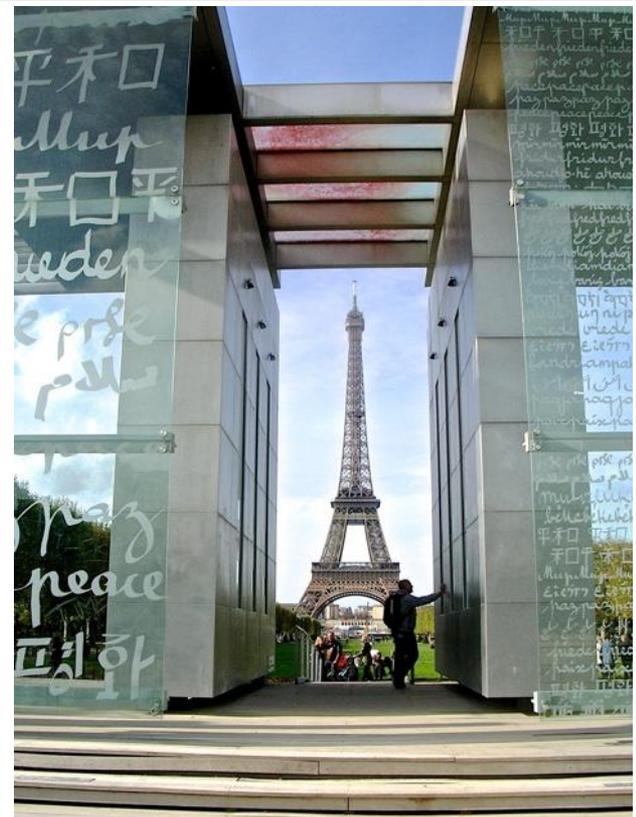


Rue Saint-Dominique : à droite ce mascarón de bronce sur la face principale de la Fontaine de Mars



Le Mur pour la Paix, élevé en mars 2000
réalisé par l'artiste Clara Halter
et l'architecte Jean-Michel Wilmotte.

Sur les grandes façades de verre est écrit
le mot "Paix" en 49 langues différentes.



Monument des Droits de l'Homme et du Citoyen
dans les jardins du Champ de Mars
installé en 1989 à l'occasion du bicentenaire de la Révolution



Statue d'une femme avec son enfant
qui porte un chapeau fait de journaux
(chronologie des événements de 1989)



Détail de la porte en bronze